



Monsieur de Vaudrey étend la main. — Page 102, col 3.

— De bon compte, cela fait six cent mille livres.

— Quatre cent mille, en supposant que le régiment en vaille deux cent, ce qui est l'estimer bien haut.

— Soit ; vous serez satisfaite en ceci.

— J'ai encore à demander au roi la restitution de ma vigne de Touraine ; ce sont quatre bons arpents que les ingénieurs du roi m'ont pris, il y a onze ans, pour le canal.

— On vous l'a payée.

— Oui, mais à dire d'expert ; et je l'estimerai, moi, juste le double du prix qu'ils l'ont estimée.

— Bien ! on vous la payera une seconde fois. Est-ce tout ?

— Pardon. Je ne suis pas en argent, comme vous devez le penser. Je dois à maître Flageot quelque chose comme neuf mille livres.

— Neuf mille livres !

— Oh ! ceci est l'indispensable. Maître Flageot est d'excellent conseil.

— Oui, je le crois, dit la comtesse. Je payerai ces neuf mille livres sur mes propres deniers. J'espère que vous m'avez trouvée accommodante ?

— Oh ! vous êtes parfaite, madame ; mais je crois, de mon côté vous avoir prouvé toute ma bonne volonté.

— Si vous saviez combien je regrette que vous vous soyez brûlé, dit madame Dubarry en souriant.

— Je ne le regrette pas, madame, répondit la plaideuse, puisque malgré cet accident, mon dévouement, je l'espère, me donnera la force de vous être utile, comme s'il n'était rien arrivé.

— Résumons, dit madame Dubarry.

— Attendez.

— Vous avez oublié quelque chose ?

— Un détail.

— Dites.

— Je ne pouvais m'attendre à paraître devant notre grand roi. Hélas ! Versailles et ses splendeurs ont cessé depuis longtemps de m'être familières, de sorte que je n'ai pas de robe.

— J'avais prévu le cas, madame ; hier, après votre départ, votre habit de présentation a été com-

mené, et j'ai eu le soin de le commander chez une autre tailleuse que la mienne pour ne pas l'encombrer. Demain, à midi, il sera achevé.

— Je n'ai pas de diamants.

— Messieurs Boëhmer et Bossange vous donneront demain, sur un mot de moi, une parure de deux cent mille livres qu'ils vous reprendront après-demain pour deux cent mille livres. Ainsi votre indemnité se trouvera payée.

— Très-bien, madame : je n'ai plus rien à désirer.

— Vous m'en voyez ravie.

— Mais le brevet de mon fils ?

— Sa Majesté vous le remettra elle-même.

— Mais la promesse des frais de la levée du régiment ?

— Le brevet l'impliquera.

— Parfait. Il ne reste plus que la question des vignes.

— Vous estimiez ces quatre arpents, madame?...

— Six mille livres l'arpent. C'étaient d'excellentes terres.

— Je vais vous souscrire une obligation de douze mille livres qui, avec les douze mille que vous avez déjà reçues, feront juste les vingt-quatre mille.

— Voici l'écritoire, madame, dit la comtesse en montrant du doigt l'objet qu'elle nommait.

— Je vais avoir l'honneur de vous la passer, dit madame Dubarry.

— A moi ?

— Oui.

— Pourquoi faire ?

— Pour que vous daigniez écrire à Sa Majesté la petite lettre que je vais avoir l'honneur de vous dicter. Donnant donnant.

— C'est juste, dit madame de Béarn.

— Veuillez donc écrire, madame.

La vieille attira la table près de son fauteuil, apprêta son papier, prit la plume et attendit.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

— Les cheveux blancs ne préservent pas toujours de la folie, poursuivit le baron d'une voix où perçait quelque émotion ; supposez donc que je puisse un instant oublier les miens, et que le souhait de votre belle-mère se réalise en dépit de moi-même ; dites-moi, ne serais-je pas bien malheureux ?

— Et moi, donc ! s'écria Victoripe avec une franche explosion qu'elle se reprocha sans doute, car aussitôt elle baissa les yeux d'un air confus.

Si M. de Vaudrey avait conservé quelques-unes des illusions d'amour-propre dont sont aveuglés quelquefois les hommes qui ont passé la cinquantaine, la cruelle naïveté de la jeune fille lui eût porté un rude coup ; mais le baron était un de ces esprits droits et justes auxquels profite l'expérience, et qui savent que dans les épreuves successives de la vie la sagesse consiste à conformer ses sentiments à son âge. Depuis que ses cheveux et sa barbe portaient les couleurs de l'hiver, il avait compris qu'il devait désormais renoncer aux roses parfumées du printemps. Le sentiment de sa dignité, d'accord avec le bon sens, lui conseillait de quitter l'amour avant d'en être dédaigné ; docile à cette voix raisonnable, il avait sevré son âge mûr de ces philtres dangereux dont peut sans honte s'abreuver la jeunesse, puisqu'elle y puise la grâce, le courage, toutes les nobles ardeurs, quelquefois même le génie, mais que doivent écarter de leurs lèvres les vieillards, sous peine de voir trébucher leurs dernières années dans une ivresse ridicule et dégradante.

La philosophique tempérance que s'était imposée le gentilhomme campagnard au sujet de la plus séductrice des passions, n'allait pas sans doute jusqu'au stoïcisme, et il y avait dans sa réserve